

UNIVERSITÉ DE LIÈGE

OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS

ANNÉE ACADÉMIQUE 1888-89

DISCOURS INAUGURAL & RAPPORT

DE

M. le Recteur Ad. WASSEIGE

PROGRAMME DES COURS

DISPOSITIONS RÉGLEMENTAIRES



LIÈGE

IMPRIMERIE DE LÉON DE THIER

1888



DE LA

PRÉPARATION AUX ÉTUDES UNIVERSITAIRES

DISCOURS INAUGURAL

PRONONCÉ PAR

M. le Recteur Ad. WASSEIGE

A LA SALLE ACADÉMIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

LE 16 OCTOBRE 1888

Messieurs,

Je me propose de soumettre à votre jugement quelques pensées que m'ont suggérées les nombreuses observations que j'ai pu faire et que l'on m'a faites, sur l'esprit de la jeunesse universitaire, sur les causes de cet esprit, sur les remèdes qu'il serait possible d'y apporter.

Quel que soit le but particulier poursuivi par les différentes catégories d'élèves qui suivent les cours de l'Université, leur désir est d'arriver à se créer une situation telle qu'ils se trouvent récompensés de leurs travaux par une vie heureuse et par une position honorable dans la société.

Or, dans quel genre de satisfactions cherche-t-on généralement le bonheur ? Ai-je besoin d'insister pour montrer qu'on le poursuit surtout dans ce que je nommerai une *vie extérieure* ?

C'est le désir de briller dans le monde, ce sont les

satisfactions de la vanité, la richesse, le luxe, l'éclat qui séduisent la plupart des hommes. Chacun s'empresse de jouir.

A peine sorti de l'Université, on a hâte de gagner largement sa vie, de profiter de sa situation pour mener une existence de plaisirs. Les études sont abandonnées. Si l'on pratique un art ou une profession, on n'est heureux que quand on se sent libre d'aller à ses plaisirs habituels.

Cette recherche continue de distractions finit par conduire à l'abandon complet de tout travail qui n'a pas pour résultat immédiat de fournir l'aliment nécessaire à cette existence.

La poursuite de l'argent et la fainéantise deviennent les buts essentiels d'une semblable vie. Peu à peu s'éteignent ainsi les plus nobles facultés, se paralysent les plus belles intelligences.

Heureux encore si, pour arriver à la richesse, aux honneurs, à la considération du monde, qui va toujours à ce qui brille, on ne fait pas taire la voix de la délicatesse et de l'honneur, si l'on ne trafique pas de ses convictions, si, devenu mauvais père de famille, on ne finit pas par devenir mauvais citoyen.

Cependant, en s'abandonnant ainsi au courant de cette *vie extérieure*, on passe sans s'en douter à côté du bonheur vrai, que l'on avait dans la main, qui venait à vous, qu'il suffisait de reconnaître.

Sans vivre en cénobite, tout en consacrant une part raisonnable de son existence à la société, aux plaisirs et aux distractions qu'elle procure, que d'heures délicieuses on peut trouver dans une vie

plus intime, avec soi-même, dans l'étude, le travail, dans ce que je nommerai la *vie intérieure* !

Pour celui qui en connaît le charme, il n'y a jamais d'heures de lassitude, ni d'ennui.

Se suffisant à lui-même, n'ayant pas continuellement besoin de la société des autres pour échapper au vide de ses idées, cet homme sera toujours heureux.

Il y a plus : quelle partie de sa vie un avocat, un médecin, un ingénieur, peut-il consacrer à ces plaisirs extérieurs dans lesquels il voit trop souvent les principales satisfactions de son existence ? Elle est bien petite assurément en comparaison du temps que lui demande l'accomplissement des devoirs de sa profession.

Et cependant, cette profession n'est qu'un instrument pour lui, le procédé par lequel il arrive à se procurer les moyens de poursuivre son genre de vie ; c'est une peine, elle lui est à charge, et elle lui prend la grande part de son existence.

Qu'il lui serait facile pourtant, en comprenant autrement ses devoirs, d'arriver plus aisément, plus sûrement au véritable bonheur ! Il lui suffirait d'aimer sa profession, de la pratiquer avec goût, d'en être fier, de chercher à s'y perfectionner toujours, de ne pas la considérer comme un moyen, mais comme un des buts principaux de sa vie.

* * *

Pour arriver à ce résultat, il faut aimer le travail, il faut être un homme d'étude. Il faut se trouver dans ces dispositions heureuses où le travail es

devenu une habitude agréable, la plus fidèle distraction dans la monotonie de la vie, la plus grande consolation dans les douleurs inévitables qu'elle nous ménage.

Il faut sentir profondément, intimement, ce qu'il y a de vrai dans ces vers de Musset, le poète de la jeunesse :

Jours de travail ! Seuls jours où j'ai vécu,
O trois fois chère solitude !
Dieu soit loué, j'y suis donc revenu
A ce vieux cabinet d'étude !

Pour aimer sa profession, il faut ne pas y voir seulement la pratique vulgaire d'un art, il faut posséder suffisamment les sciences servant à son exercice, y trouver un puissant intérêt, se plaire à en constater les applications variées, chercher à leur en découvrir de nouvelles, aimer à en suivre les développements et aider à les faire progresser quand on en a l'occasion et le talent nécessaire.

Il est bien entendu que je ne fais nullement le procès à tout le monde, mais à une tendance malheureuse de la société actuelle.

Les exceptions ne sont pas rares, et les publications nombreuses des savants, des médecins, des ingénieurs, des juristes montrent à l'évidence que beaucoup d'entre eux comprennent bien les devoirs de leur situation.

Voilà pourquoi l'enseignement universitaire ne doit pas se borner à former ce que l'on nomme abusivement des *hommes pratiques*, à fournir à

ses élèves les connaissances directement utilisables dans l'exercice futur de leur profession.

Voilà pourquoi nous devons enseigner les sciences pour elles-mêmes, en dehors des préoccupations de leur utilisation, de leurs applications connues.

Nous devons montrer leur évolution.

Les étudiants doivent apprendre comment elles se sont développées pour saisir dans quelle direction et comment elles peuvent évoluer encore, ce que l'on est en droit d'en attendre, ce que l'on peut leur demander et par conséquent dans quel sens la pratique d'un art peut se développer et se perfectionner.

Malheureusement, Messieurs, le temps que passent la plupart des élèves à l'Université est bien court pour qu'ils puissent y acquérir cet amour du travail, ce goût de l'étude qui forment le fond de *cette vie intérieure*, de ce bonheur intime qu'ils doivent y trouver.

Toute leur éducation antérieure devrait les y préparer.

Que de fois je vous ai entendus vous plaindre du peu de goût que manifestent les étudiants pour toutes les spéculations scientifiques, du peu d'intérêt vrai qu'ils prennent à leurs études, de ce qu'ils ne voient dans leurs travaux que le moyen d'arriver le plus commodément et le plus rapidement possible à passer des examens, à obtenir leurs diplômes.

Je ne me dissimule pas que, pour une partie de nos élèves, il n'en sera jamais autrement. Ce qui me peine, c'est de constater combien peu il en est qui échappent à cette manière étroite de comprendre leurs devoirs d'étudiant. Je ne puis

écarter de moi l'idée que cet esprit de la jeunesse universitaire est le résultat des conditions dans lesquelles la plupart des élèves abordent les études supérieures.

Leur préparation a été mauvaise ; c'est pendant l'adolescence, dans le cours de ces années où se prennent si aisément les habitudes, où se développent les bases du caractère, où se crée ce que l'on a si justement nommé la seconde nature, c'est pendant cette période que le travail, de pénible et rebutant qu'il paraît d'abord, doit devenir, par une pratique continue et persévérante, de plus en plus facile, pour finir par se transformer en habitude.

Il est presque aussi aisé de donner l'habitude du travail au jeune homme bien doué, que de lui laisser gagner celle du plaisir et de la fainéantise. Et quel autre avenir on lui prépare ! Quelle source de satisfactions variées on fait jaillir en lui !

Je n'ignore pas, Messieurs, que les natures d'élite sont tout spontanément attirées par le désir de connaître, tandis que d'autres doivent y être amenées ; qu'il en est, et en grand nombre, auxquelles le travail doit être imposé, qui n'y prennent goût que lentement, sur lesquelles il faut exercer une longue pression. Mais je sais aussi quelle est la puissance de l'éducation et ce que peuvent, sur de jeunes intelligences, la volonté des parents, la sollicitude des maîtres, la méthode d'enseignement à laquelle on les soumet.

Sous ce rapport, l'enseignement moyen, au sortir duquel les jeunes gens nous arrivent, a sur eux une influence immense. A lui seul, il peut éveiller et

développer le goût de l'étude et préparer ainsi les élèves qu'il forme à devenir de bons étudiants à l'Université.

Or, je ne crains pas de le dire, Messieurs, notre enseignement moyen se trouve actuellement dans l'impossibilité de remplir cette mission.

Je suis persuadé que les dernières lois, qui ont eu pour but de le réorganiser, vont même directement à l'encontre de nos désirs.

D'abord, en supprimant l'examen d'entrée à l'Université, elles ont permis à une foule de jeunes gens de couper court trop tôt à leurs études moyennes, et d'entrer ainsi à l'Université avec les connaissances les plus incomplètes. Tous ces étudiants ne font que la chasse au diplôme; quelques-uns pourront passer des examens suffisants pour obtenir le droit d'exercer une profession libérale, jamais ils ne deviendront des hommes d'étude.

Ensuite, une idée fautive qui a jeté le trouble dans l'enseignement moyen, c'est de le considérer comme devant préparer différemment aux études ultérieures les jeunes gens qui se proposent d'embrasser des carrières différentes.

Forcer des enfants de 13 à 14 ans à choisir la carrière qu'ils suivront plus tard, est une idée tellement étrange, que l'on ne s'explique guère qu'on ait pu la prendre pour base d'une division des études. Tel est cependant le cas. Or, à notre avis, l'enseignement moyen ne doit pas être une préparation à telle ou telle étude supérieure, il doit donner une culture générale nécessaire à tous ceux qui se destinent aux professions libérales, il doit de plus faire aimer le travail et inspirer le goût de l'étude.

Pour cela, cet enseignement ne doit nullement avoir la prétention de fournir à des élèves les éléments de toutes les connaissances que l'on peut désirer rencontrer plus tard chez un homme instruit.

Quelles que soient les qualités d'un jeune homme sortant de l'athénée, il doit continuer à étudier beaucoup, s'il veut gagner des connaissances sérieuses. On peut et on doit compter sur ce travail ultérieur et lui laisser à apprendre plus tard.

Mais il faut lui avoir fait connaître le plaisir du savoir et lui avoir inculqué le désir de compléter, de perfectionner toujours ses connaissances.

Or, pour faire comprendre au jeune homme le charme de l'étude, les différentes matières enseignées formeront autant que possible un ensemble harmonieux dans lequel chacune d'elles se trouve expliquée ou complétée par l'autre.

Suivant le développement progressif de la jeune intelligence qu'il orne, l'enseignement deviendra de plus en plus approfondi, élargira de plus en plus les idées, amènera des conclusions de plus en plus générales, se prêtera à des déductions de plus en plus ingénieuses.

Il doit arriver à les faire naître spontanément dans l'esprit des élèves, éveiller leur initiation, leur faire sentir le plaisir qu'ils éprouveront ainsi en voyant leurs facultés se développer et leur faire entrevoir par là le bonheur qu'ils trouveront plus tard à les perfectionner toujours.

Pour cela, l'enseignement moyen doit savoir se borner, choisir un groupe de connaissances dont

l'étude, poursuivie pendant plusieurs années, puisse être suffisamment approfondie pour conduire aux résultats que je viens de vous énumérer.

Pour arriver à ce résultat, un temps suffisamment considérable lui sera accordé, et enfin, surtout pendant les premières années, l'attention des jeunes intelligences ne sera pas tirillée dans différentes directions, ni disséminée sur des sujets trop divers : elle restera concentrée, au contraire, sur ce groupe d'études fondamentales.

Des considérations de ce genre ont-elles servi de guide dans l'élaboration des programmes de l'enseignement moyen ?

Loin de là : on s'est surtout demandé quelles sont les différentes connaissances qu'il est utile de posséder. Et, peu à peu, elles sont venues prendre dans les programmes une place considérable.

De là, un grand nombre d'études très-variées à conduire de front, beaucoup d'initiations, de débuts pénibles et rebutants, énormément de savoir superficiel, trompeur, donnant aux jeunes gens l'illusion de connaissances véritables et ne leur inculquant que des lambeaux de sciences mal comprises, non assimilées et, partant, sans réelle valeur.

Je ne puis m'empêcher de regretter le temps où les études d'humanités complètes, poursuivies pendant toute la durée du séjour au collège, formaient la base de l'éducation scientifique de la jeunesse.

Ces études modifiées, débarrassées de certains exercices surannés, perfectionnées dans différentes directions, m'apparaissent toujours comme devant

constituer l'ensemble le plus complet, le plus propre à développer l'intelligence des élèves, à leur inspirer le goût des études, à leur donner ces connaissances indispensables à tout homme instruit.

C'est à cet enseignement que se sont formés tous les grands hommes des siècles derniers; ce sont ces études qui ont servi de base à l'éducation de tous les hommes qui, actuellement, forment l'élite de toutes les nations du monde.

Avant d'abandonner ou de diminuer l'importance de ces études, qui ont été l'origine de notre civilisation, qui ont contribué à amener dans le monde les progrès étonnants de ces derniers siècles, nous devons nous demander si nous pouvons les remplacer sans danger, si nous trouverons, avec avantage, à leur substituer une autre direction.

Je n'ignore pas que l'on pourra me répondre qu'il est devenu nécessaire de connaître certaines langues modernes, que la plupart des progrès accomplis dans ce siècle sont dus surtout au développement des sciences. Je sais qu'un grand nombre de bons esprits appellent de tous leurs vœux une réforme de l'enseignement moyen, y introduisant l'étude des sciences naturelles, des langues modernes et supprimant ou diminuant l'importance du latin et du grec. C'est à cette manière de voir que l'on s'est rallié dans notre pays.

Je ne puis prévoir si ces études remplaceront ou ne remplaceront pas avec avantage les anciennes; je ne veux donc pas affirmer que ces tendances sont mauvaises. Mais ce dont je suis persuadé, c'est que la méthode à suivre dans ces

enseignements n'est pas encore trouvée. Ce que je crois intimement, c'est que ce problème, d'une importance immense, a été résolu hâtivement sans étude suffisante.

C'est que, dans notre pays, l'enseignement des sciences naturelles vient à peine d'être organisé convenablement dans nos Universités et que, par conséquent, il est peu probable qu'il le soit rationnellement dans les écoles primaires et les athénées.

Certes, l'étude des sciences naturelles est une merveilleuse gymnastique pour l'intelligence, mais à quelles intelligences peut-elle rendre ce service ?

Est-il utile de faire apprendre par cœur à des enfants les noms des os de la jambe ou du bras, la description du tube digestif et les phénomènes de la circulation ?

Dans quel ordre doit-on enseigner les sciences naturelles ? quelles sont les parties de ces sciences que les jeunes gens de différents âges peuvent comprendre ? Quelle progression doit-on mettre dans cet enseignement ? Quels procédés doit-on employer ? *Comment et où doivent être formés les professeurs ?*

Toutes ces questions, dont l'importance n'échappera à personne, de la solution desquelles dépend le succès ou l'échec, ont été résolues avec une bien grande hâte pour avoir été suffisamment discutées et mûries.

Sans être sûr des effets de cet enseignement, sans expériences antérieures, on a donc, avec bien peu de prudence, diminué l'importance des humanités, porté le trouble dans l'enseignement moyen en

surchargeant les programmes et en introduisant des divisions et des subdivisions dans la distribution des études, et l'on a compromis les études moyennes de plusieurs générations d'élèves.

Si l'on croyait nécessaire de donner plus d'importance à l'enseignement des langues modernes et de créer un enseignement des sciences naturelles, on pouvait cependant le faire sans risques, sans compromettre les études classiques. Il suffisait d'augmenter le nombre des classes des athénées, de suivre en cela l'exemple de l'Allemagne, où les élèves des gymnases, tout en faisant d'excellentes humanités, étudient en même temps le français et l'anglais, mais consacrent neuf et même dix ans à leurs études moyennes.

Il n'y aurait qu'un grand bien à attendre d'une pareille mesure. Les jeunes gens n'arrivent que trop tôt à l'université.

S'ils abordaient les études supérieures à 19 ou 20 ans, au lieu de le faire à 16 ou 17 ans et même à 15 ans, ils seraient plus formés, plus sérieux, plus aptes à profiter de l'enseignement supérieur.
